

## « Génération nu »

Par Pierre BELLANGER

Fondateur et président-directeur général de la radio Skyrock

Se former au numérique ? Voici un regard décalé de la nouvelle génération sur cette injonction provenant de classes d'âge dépassées par la révolution en cours. À l'heure de la désintégration de la sphère privée, de l'irruption des automates décisionnels et d'une souveraineté numérique illusoire, il est demandé à « nos jeunes » de prendre leur destin numérique en mains... Cette incantation tout à la fois tragique et burlesque méritait ces quelques pages.

Ils nous ont dit un jour que, pour s'en sortir, il fallait apprendre le code, le langage des machines. Eux, ils n'y connaissaient pas grand-chose. Mais nous, les jeunes, c'était différent, nous étions la première génération numérique. La « Génération nu ».

Quand j'y pense, ils n'étaient ni méchants ni cyniques, plutôt mal comprenants ou ignorants volontaires. Cela m'évoque la société Tho-Radia qui, de 1932 à 1937, commercialisa avec succès dentifrices et cosmétiques au radium, dans un bon esprit certainement.

Mais revenons à nous. Nous sommes nés au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Depuis nos échographies publiées sur les réseaux sociaux par nos parents émerveillés, nous sommes en ligne, en ligne de mire, et numérisés.

Pas un pas, un mot, un souffle, une note, une erreur, n'importe quoi et son contraire qui n'ait acquis, enregistré à tout jamais par d'autres, le don d'éternité. Rien de ce que nous avons été, de nos *zigs* et de nos *zags*, qui ne soit observable, calculable, opposable.

À chaque fois qu'une décision est prise à notre sujet, on fait appel au monstre numérique qui agrège nos traces passées : avons-nous toujours été loyaux, bons, sérieux, respectueux, attentifs et justes ? N'y a-t-il pas une scorie quelconque qui démontrerait une faille que, vaille que vaille, nous tenterions de cacher en entretien pour un prêt, un soin, une assurance, un logement, une responsabilité, une rencontre, un emploi ?

Et si un humain n'a pas de temps à perdre pour balayer toutes les conversations sur mobile entre copains et copines de nos nuits adolescentes, tous nos propos d'étreinte ou de rupture, de découverte, de risque, d'expérience, de controverse, et surtout notre humour, ces chères blagues, qui, comme autant de boulets, nous poursuivront toujours ; donc si un humain ne peut absorber cette masse, une machine s'en chargera et crachera une note, un résultat, une appréciation définitive. Définitive, car qui osera la contester ? Au risque de voir ses propres archives informatiques fouillées à leur tour.

Demain, les robots d'indexation, assujettis à la mode morale du moment, parcourront sans cesse ce qui fut le commun d'hier pour y trouver l'infâme. Comment entrerais-je dans les grâces d'une administration végane si j'ai confessé jadis mon appétit pour le poulet mayonnaise ? Un « pas de bras, pas de chocolat », rigolard, exhumé d'outre-tchat, ne me forcera-t-il pas à la démission ? Quelle machine entraînée aux interdits de l'instant ne me débusera-t-elle pas une tare indélébile ?

Ce sera tout ? Non, bien sûr. Il y a les erreurs, les disques durs en surtension, et les données qui se perdent, se confondent... Soudain, les photos d'un autre s'égarer dans une machine lointaine où loge ma vie. Je ne le sais pas. Mais ceux qui m'observent en tiennent compte. En conséquence, les choix qui me sont proposés en sont altérés.

Et la malveillance ? Sur le réseau, la vérité se fabrique avec un clavier et une souris. Mon existence paisible tient uniquement au fait que je ne suis d'aucun intérêt. Sinon, quelqu'un mettrait le prix pour me nuire.

En 2020, la quantité de données générées s'élevait à 472 zettabits, soit 472 000 milliards de gigabits. Et ce chiffre croît chaque année de plus de 60 %. Selon une étude de l'Université de Portsmouth, dans 135 ans, il y aura sur Terre plus de bits que d'atomes. Aujourd'hui, nos mots, trajets, visages, photos, lectures, relations, conversations, loisirs et travaux sont capturés, demain s'y ajouteront nos battements de cœur et de paupières, nos taux d'hormones et la composition de nos excréments : « Génération nu », génération nue.

Et vous, quelle trace numérique reste-t-il de votre vie au XX<sup>e</sup> siècle ? Le temps a-t-il bien effacé la plupart des secrets, des compromissions, des trahisons petites et grandes, permettant ainsi une réécriture de votre histoire que vous avez fini par croire vous-mêmes ? Pour nous, ce luxe s'est dérobé. Le droit au mensonge, faute de preuves, a disparu, remplacé par des preuves si facilement tournées en mensonges. Rendez-moi le droit de me réinventer.

Chaque détail de ma vie captée m'affaiblit et met en danger ceux que j'aime, comme les autres. Je nous empoisonne avec ce que je donne. À chaque âge, ses chantages. Plus de discussion à deux, nous sommes chaque fois au moins trois : on ne se parle plus sans observateur invisible à l'affût. Je ne sais pas d'ailleurs avec qui je parle : un robot ne s'est-il pas emparé de l'identité de ma meilleure amie ? Et parle-t-elle avec moi ? C'est peut-être une machine qui sait tout de mon intimité qui échange avec elle !

Un conférencier est intervenu à la fac. Il a expliqué avec bienveillance que, pour la génération des années 1960, les enfants du *baby-boom*, les concurrents de leur vie professionnelle future se trouvaient à leurs côtés dans leur amphibondé, que pour ceux des années 1990, leurs compétiteurs étaient en Asie, c'était la mondialisation, et, quant à nous, en ces années 2000 du nouveau siècle, nos rivaux seraient les machines.

Une étude du *National bureau of economic research* américain a montré que, depuis 1980, 50 à 70 % des variations de salaires aux États-Unis sont dues au déclin de 15 % des rémunérations des travailleurs effectuant des tâches manuelles, celles-ci étant automatisées.

Parce que les machines sont sans cesse plus performantes et moins chères, ce remplacement s'accélère et touche désormais les professions intellectuelles.

Le périmètre de la plupart des emplois va être redéfini. Si deux tiers des tâches sont automatisables, il ne restera aux humains que les seules tâches complexes... C'est le sort de la dernière hôtesse de supermarché adjointe aux caisses robotisées. Il fallait donc que j'apprenne le code, que je me forme aux « usages numériques ». J'eus tout de même un doute. Jack Dorsey, le fondateur de Twitter, expliquait que les machines elles-mêmes écriraient le code. Finis les développeurs de base, il ne resterait qu'une élite... Et, par ailleurs, des *computer scientists* s'interrogeaient sur le travail des réseaux neuronaux au cœur des machines apprenantes, parce que le processus à l'œuvre leur demeurerait obscur... Cela marchait souvent, mais ils ne savaient pas vraiment comment...

Pauvres humains, ils meurent. Leurs successeurs réapprennent tout, puis disparaissent à leur tour. En parallèle, la quantité de connaissances doublerait tous les ans... Et comment tout mémoriser ? Avec plus de dix ans de scolarité, qui se rappelle un seul fait marquant par siècle ? Les machines, au contraire, se souviennent de tout, et leurs mémoires transférées de support en support se conservent et s'actualisent sans cesse. C'est mal parti le match avec les machines !

J'ai alors étudié la question pour élaborer une solution personnelle. D'abord, où en était mon pays ? J'ai débuté par les processeurs. La fonderie est le fondement. La finesse de

gravure à trois nanomètres – et en dessous – ainsi que l’optimisation continue des composants sont la clef. Là, mon pays semblait hors course. Viennent ensuite les systèmes d’exploitation, ils sont étrangers ; comme les principaux logiciels, eux aussi sous licence révocable à tout instant et sans indemnité. Les données produites, quant à elles, sont aspirées par des câbles sous-marins et stockées en des lieux où nous n’avons aucun droit. Notre modeste économie informatique est sur pilotis, ne subsistant qu’au bon vouloir du plus redoutable de nos concurrents, notre amie l’Amérique. La dépendance est totale, comme un système cœur-poumon en location. Ceux qui me parlaient du numérique n’avaient aucun contrôle sur la mutation en cours. Leur subordination était ahurissante, et leur discours en absolu décalage avec la réalité ! Les lapins dans les phares me donnaient des conseils ! Leur renoncement était notre détresse. Ils avaient perdu l’informatique, leur restait la cosmétique. La cosmétique de l’impuissance.

Mes parents m’avaient parlé d’un film qu’ils aimaient bien : *Viens chez moi, j’habite chez une copine*, voilà notre situation numérique. C’est donc de l’étranger que mes choix étaient orientés, biaisés, pilotés par des automates décisionnels qui me présentaient des possibles calibrés au mieux des intérêts de leurs propriétaires... Les sociétés licornes valaient des milliards, tandis que ma génération devait pédaler pour livrer des pizzas. Ceux qui me lâchaient dans ce monde numérique, à quoi s’attendaient-ils ? Que j’y arrive ? Pour payer leurs retraites, rembourser leurs dettes et dépolluer la planète ? Puisque les serveurs qui hébergent nos vies sont en Californie, le seul bilan positif du numérique français doit être son bilan carbone...

Pour réussir, avant, il fallait un peu d’argent. Il y avait les banques. Nan, je rigole... Bref, il fallait des sous. Et soudain, pour le numérique, l’argent, il y en a eu, de partout et de plus en plus. Dans le monde d’Internet, l’argent ne compte plus vraiment, ce qu’il faut, surtout, ce sont des données. La barrière à l’entrée, ce n’est plus le capital, mais les données. Le capitalisme, c’était une étape, le vrai jeu, le vrai trésor, ce sont les données, les *bits*, le ca“*bit*”alisme. Nous, avec une naïveté suicidaire, ces données, comme leur nom l’indique, on les a données.

Bon, tout cela, c’était de l’économie, le reste demeurait-il ? La liberté de conscience et d’expression publique de ses opinions était-elle inaliénable ? Pas si sûr, cher John Stuart Mill. Je me souviens quand les premiers articles, photos, livres, débats ont commencé à s’évaporer des réseaux. Déjà, en Chine, certains mots bannis disparaissaient automatiquement des SMS lorsqu’ils étaient tapés. Un jour, un algorithme de réseau social a décidé de ce qui était vrai ou faux. Voltaire volatilisé, il nous restait les volts.

Elon Musk avait dit que nous vivions probablement dans une simulation d’ordinateur. Je ne sais s’il avait raison. Une chose était cependant sûre pour moi, je vivais dans une simulation de pays. Aucune strate numérique maîtrisée, aucune stratégie en conséquence déployée... Un film ! Un incroyable simulacre fait de déni, de cupidité, de paresse et d’ingénuité. Le système continue de tourner, mais il a changé de maître. Faire semblant n’est pas si difficile, alors... Alors, nous avons été abandonnés. La Constitution a été remplacée par les « conditions générales d’utilisation ». Comment m’en sortir ? En m’« appropriant les savoirs numériques » ? Trop tard, ils se sont appropriés de moi !

Ces nouvelles machines apprenantes reproduisent le passé, ignorantes de la complexité du réel. Modéliser sans contexte futile en simplifiant. Les émotions ne se numérisent pas comme une analyse de sang. Il ne reste donc de moi qu’un clone informatique caricatural par lequel leur système régira ma vie. Prédit, prédéterminé, enfermé dans mon passé, prisonnier de ma trace, je vois la page blanche de ma vie remplacée par un questionnaire à choix multiples. Je suis un pion entouré d’espions. Les drones, les robots, les logiciels, les agents, les capteurs de toute sorte, voici le monde intelligent où chaque objet, devenu *dataphage*, m’inspecte. Et tous se parlent entre eux... Nous, ici, restons les yeux clos pour

ne pas assumer tant d'yeux sur nous. Il était temps que je « maîtrise le numérique » ! Et si nous parlions de souveraineté ? Le mot commence comme souvenir...

C'est à ce moment qu'est arrivée la crise de la Covid-19. J'ai adoré ! Une vraie révélation. J'ai compris l'inverse de ce qu'en concluaient les dénommés complotistes : personne n'est aux commandes, personne n'en sait rien, et chacun fait comme il peut. Le savoir en construction est un affrontement. On est tous en quête de vérité, tous aussi perdus les uns que les autres. L'ignorance, le doute sont à tous les étages. Le sommet est dans les nuages, sans visibilité, tout autant que nous. Dans un échafaudage d'initiatives contradictoires, la nature humaine explose dans toutes ses dimensions ! En émerge cependant une volonté mondiale de bien commun, à tout prix et sans certitude. Je me suis dit qu'il en était de même pour le numérique : rien n'est joué, tout est possible. Si personne ne comprend rien aux exponentielles, c'est que le futur est ouvert.

Dans ma poche, j'ai la puissance de calcul d'un État du XX<sup>e</sup> siècle, j'ai accès à plus de cinq milliards d'humains avides, comme moi, de liberté, d'initiatives et de progrès. Aucune dictature ne tiendra avec le réseau. Le réseau des humains est plus fort que le réseau des machines qui les contrôlent. La machine captatrice nous prend tout, sauf le chaos, le désordre, l'imprévu, la bidouille, la combine, le détour et le subterfuge... Le temps est venu de la *cyberilla*. Ce sont ces machines qui sont prévisibles, pas nous. Celui qui surveille est celui qui a peur. Plus ces ordis auront la fringale de nos données, plus ils seront vulnérables.

Le progrès de l'« intelligence artificielle », ou plutôt de mon « intelligence assistée » par la machine, connaît une des plus rapides accélérations de performance du numérique. Demain, ce renfort logique au service de chacun nous permettra d'élaborer nous-mêmes et sans peine des programmes autonomes ! Demain, les machines croiront espionner des humains, elles espionneront en fait nos machines qui les tromperont. Pour nous mentir efficacement – paradoxe –, il faut disposer de nos vraies données. C'est fini.

Nous vivons une révolution. Notre mission est de renverser la soumission ambiante. Gutenberg, c'était chacun avec un livre dans les mains, et tout le monde lit. Internet, c'est chacun avec une imprimerie dans la main, et tout le monde publie. Les jeunesses des pays autoritaires détournent le réseau, les mots, les usages ! Sarah Tan du United World College à Singapour le raconte dans le *Financial Times* : le 10 mars 2020 apparut sur *WeChat* l'histoire du Dr Ai Fen de l'hôpital central de Wuhan. Cette lanceuse d'alerte avait informé en décembre 2019 de l'existence d'une nouvelle maladie contagieuse analogue au SARS, et il lui avait été ordonné de se taire... L'article publié sera immédiatement censuré et effacé. Mais dans les heures qui suivent, cet article réapparaît sous de multiples formes : en inversé, en binaire, en code-barres, en Braille, en latin, et même dans le langage des elfes de Tolkien. La censure était ridiculisée, l'article initial sera rétabli en 24 heures. C'est un signe, un signe encore rare, mais un signe fort de la suite. Nous saurons infecter les bases de données gigantesques pour nous libérer d'un prévisible imposé. Nous saurons nous unir pour que le réseau soit notre chance, notre levier, notre puissance. Vous nous croyez particules, nous sommes l'onde. Nous ne sommes pas le chemin, nous sommes tous les chemins, nous sommes le réseau. Nous sommes la conscience du réseau. Nous utiliserons vos moyens. Tenter de nous arrêter, c'est perdre, nous laisser faire, c'est perdre. Le progrès nous appartient. Ensemble, nous prendrons le contrôle. Et ce sera absolument délicieux. Tu vois, je vais me mettre au code.